

LE BESTIAIRE
ÉNIGMATIQUE
DE LA CRYPTOZOOLOGIE

NOUVELLE
ÉDITION
REVUE ET
AUGMENTÉE

DU
YÉTI
AU CALMAR
GÉANT

BENOIT
GRISON


DELACHAUX
ET NESTLÉ

DU

YÉTI

AU CALMAR

GÉANT

LE BESTIAIRE
ÉNIGMATIQUE
DE LA CRYPTOZOOLOGIE

DU
YÉTI
AU CALMAR
GÉANT

BENOIT
GRISON

CHARTRE
DELACHAUX
ET NIESTLÉ

- 1 L'éditeur nature de référence depuis 1882.
- 2 Le fonds éditorial le plus complet en langue française avec plus de 450 ouvrages consacrés à la nature et à l'environnement.
- 3 Des auteurs scientifiques et naturalistes reconnus.
- 4 Les meilleurs illustrateurs naturalistes, pour la précision et le réalisme.
- 5 Des ouvrages spécifiquement adaptés à l'utilisation sur le terrain.
- 6 Des contenus actualisés régulièrement pour relayer les avancées scientifiques les plus récentes.
- 7 Une démarche éco-responsable pour la conception et la fabrication de nos ouvrages.
- 8 Une approche pédagogique qui sensibilise les plus jeunes à l'écologie.
- 9 Une réflexion qui éclaire les grands débats sur l'environnement (biodiversité, changement climatique, écosystèmes).
- 10 Une implication aux côtés de tous ceux qui œuvrent en faveur de la protection de l'environnement et de la conservation de la biodiversité.
- 11 RETROUVEZ-NOUS SUR WWW.DELACHAUXETNIESTLE.COM ET SUR FACEBOOK

Conception graphique : ABM Studio avec Carole Amrane
Préparation de copie : Sabine Kuentz
Relecture sur épreuve : Sandrine Harbonnier

Textes composés en *Cobalte* caractère dessiné en 2015 par Jean-Baptiste Levée pour Production Type et en *Eidetic Neo* dessiné en 2000 par Rodrigo Cavazos pour Emigre.

© Delachaux et Niestlé, Paris, 2016, 2022
ISBN : 978-2-603-03016-5

Cet ouvrage ne peut être reproduit, même partiellement et sous quelque forme que ce soit (photocopie, décalque, microfilm, duplicateur ou tout autre procédé analogique ou numérique), sans une autorisation écrite de l'éditeur.
Tous droits réservés pour tous pays.



ILLUSTRATION
DE COUVERTURE
MARC BOULAY

8
INTRODUCTION
LA CRYPTOZOOLOGIE,
ENTRE MYTHE,
SCIENCE &
TÉMOIGNAGE HUMAIN

28
LES MONSTRES AQUATIQUES
ENTRE IMAGINAIRE
ET RÉALITÉ ZOOLOGIQUE

30
CHAPITRE I.
LES PROMESSES
DE LA BIODIVERSITÉ
MARINE

52
CHAPITRE II.
ENIGMES TENTACULAIRES :
DU KRAKEN
AU POULPE GÉANT
DES BAHAMAS

82
CHAPITRE III.
DU LÉVIATHAN
AU SERPENT DE MER,
HISTOIRE NATURELLE
D'UN MYTHE

110
CHAPITRE IV.
DERNIÈRES NOUVELLES
DU SERPENT
DE MER

142
CHAPITRE V.
DE L'ÉCOSSE
À LA PATAGONIE,
MONSTRES LACUSTRES
À FOISON

176
YÉTIS, « HOMMES SAUVAGES »
ET PRIMATES CONTROVERSÉS

178
CHAPITRE VI.
« HOMMES SAUVAGES »
& PRIMATES ÉNIGMATIQUES
D'AFRIQUE,
UN IMBROGLIO
CRYPTOZOOLOGIQUE

202
CHAPITRE VII.
L'ALMASTY ET AUTRES
« HOMMES SAUVAGES »
D'ASIE CENTRALE

224
CHAPITRE VIII.
L'INSAISSISSABLE
YÉTI

254
CHAPITRE IX.
HOMME DE FLORÈS,
ORANG PENDEK &
CRYPTOZOOLOGIE :
UN MALENTENDU
DE TAILLE

276
CHAPITRE X.
LE BIGFOOT
ET AUTRES
« GRANDS SINGES »
INCONGRUS DES AMÉRIQUES

310
LE TOUR DU MONDE
DES ANIMAUX ÉNIGMATIQUES

312
CHAPITRE XI.
LES MYSTÈRES ZOOLOGIQUES
D'AFRIQUE

338
CHAPITRE XII.
ÉNIGMES OCÉANIENNES

360
CHAPITRE XIII.
RESCAPÉS DU PLÉISTOCÈNE ?
MAMMOUTHS, MASTODONTES
ET PARESSEUX GÉANTS
DES DEUX AMÉRIQUES

378
CONCLUSION

380
GLOSSAIRE

387
INDEX
DES NOMS D'ANIMAUX
ET DES NOMS PROPRES

388
BIBLIOGRAPHIE

399
CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

400
REMERCIEMENTS

À la mémoire de Bernard Heuvelmans (1916-2001)
et de Théodore Monod (1902-2000).

« UNE CERTAINE
RIGUEUR SCIENTIFIQUE
DANS LE TRAITEMENT
DES FAITS N'EXCLUT
PAS NÉCESSAIREMENT
LE PITTORESQUE. »

Alexander von Humboldt, *Cosmos*, vol. 1, préface, 1845

INTRODUCTION

LA CRYPTO- ZOOLOGIE, ENTRE MYTHE, SCIENCE & TÉMOIGNAGE HUMAIN

« LE K EST UN POISSON DE TRÈS GRANDE TAILLE, AFFREUX À VOIR ET EXTRÊMEMENT RARE. SELON LES MERS ET LES RIVERAINS, IL EST INDIFFÉREMMENT APPELÉ KOLOMBER, KAHOUBRHA, KALONGA, KALU, BALU, CHALUNG-GRA. LES NATURALISTES, FAIT ÉTRANGE, L'IGNORENT. QUELQUES-UNS, MÊME, SOUTIENNENT QU'IL N'EXISTE PAS... »

Dino Buzzati, *Le K*, 1966



FIGURE 1.

Le saola, découvert au Vietnam en 1992
(dessin d'Arnaud Rafaelian).

La cryptozoologie ou « science des animaux cachés » : voilà un terme évocateur qui réveille les ardeurs polémiques de certains tandis qu'il stimule l'imaginaire des autres. Cette dualité est bien exprimée par l'auteur de fantasy britannique Neil Gaiman dans une nouvelle (*La Vérité sur le cas du départ de Mlle Finch*) mettant en scène une étrange paléontologue : interrogée par le narrateur sur la faune bizarre de la cryptozoologie, cette dernière, Mlle Finch, lui assène que l'idée de « monde perdu » (popularisée par Conan Doyle) est une pure chimère, et que notre terre a été trop bien arpentée et cartographiée pour que des bêtes mystérieuses se dérobent encore à notre regard. Mais dans le cours de la conversation, cette curieuse scientifique apprend aussi à son interlocuteur - entre autres assertions surprenantes - qu'elle revient d'une île asiatique où les varans géants chassent des éléphants nains, que le mammoth a survécu en Russie jusqu'à la Renaissance, et que le tigre à dents de sabre persistait encore en Afrique du Nord du temps des Romains ! Dans un cadre fictionnel, toute la problématique de la cryptozoologie se trouve ici posée : approche scientifique authentique ou pure machine à fantasmes ?

Sous sa forme moderne, le champ de recherche cryptozoologique a été défini par le biologiste Bernard Heuvelmans. La cryptozoologie se penche sur le cas d'animaux à l'existence controversée, dont la réalité n'est attestée que par des témoignages multiples et convergents, des savoirs autochtones, ainsi que de rares indices matériels : elle constitue ainsi un domaine-frontière de la zoologie.

La cryptozoologie sérieuse, héritée d'Heuvelmans, se situe aux antipodes de ce que j'appellerais la « pop cryptozoologie », friande de créatures rumorales,

et sévissant abondamment sur le Web. Cet amas de spéculations douteuses manifeste *de facto* une ignorance de l'histoire naturelle la plus élémentaire de la part de leurs auteurs. C'est ainsi que, ces dernières années, un malheureux raton laveur décomposé a été élevé au rang de « Monstre de Montauk » (!) ou que la « toile » ne cesse de bruiser de rumeurs concernant le *Chupacabra*, une sorte de goule protéiforme suçant le sang du bétail, signalée en Amérique latine, et au sein de la diaspora hispanique aux États-Unis... Comme son nom l'indique, la légende du Chupacabra reprend un vieux motif du folklore occidental, celui de l'animal qui tète le pis des chèvres et des vaches - en Europe, on attribuait ce comportement de manière indue à l'engoulevent, et même à certains serpents !

« L'APPROCHE
CRYPTOZOOL-
OGIQUE N'A RIEN
DE CHIMÉRIQUE
OU DE FANTASISTE
SCIENTIFIQUEMENT
PARLANT :
ELLE RESSORTIT
GLOBALEMENT À
L'ETHNOZOLOGIE »

LA MÉTHODOLOGIE INTERDISCIPLINAIRE DE LA CRYPTO- ZOLOGIE

Tout au contraire, la « cryptozoologie des naturalistes », celle dont il est question dans ce livre, s'efforce d'être

fidèle à la rationalité scientifique. Elle s'interroge avec un « scepticisme ouvert » sur la manière dont la science peut s'approprier un matériau avant tout testimonial, pour en tirer des éléments de connaissance positive concernant des animaux inconnus. Ainsi comprise, l'approche cryptozoologique n'a rien de chimérique ou de fantaisiste scientifiquement parlant : elle ressortit globalement à l'ethnozoologie, intersection disciplinaire entre les sciences naturelles et l'anthropologie, qui touche aussi bien à la question des « ethnosavoirs » zoologiques très précis possédés par certains groupes humains, qu'à celle du rapport fantasmatique qu'entretient l'Homme au monde animal. Idéalement, la cryptozoologie est



FIGURE II.

Edwin Ray Lankester,
le pionnier britannique de la cryptozoologie.

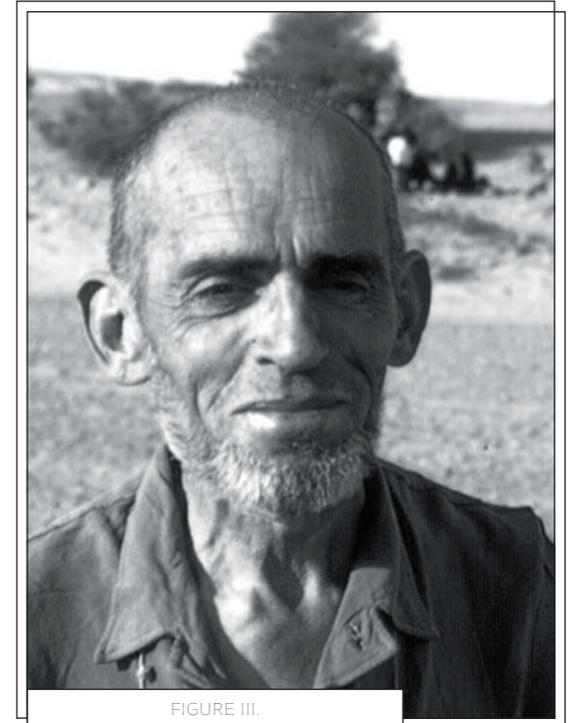


FIGURE III.

Théodore Monod, fervent sympathisant
de la démarche cryptozoologique.

donc susceptible de venir compléter les connaissances zoologiques les plus classiques.

Dans la perspective cryptozoologique, chaque cas d'espèce problématique est analysé avec méthode, et amène l'investigateur à avancer l'existence probable de l'animal, à l'identifier avec des espèces déjà recensées, parfois mythifiées, ou à conclure au contraire à l'illusion perceptuelle ou à la mystification. La méthodologie cryptozoologique s'appuie ainsi sur des observations de première main, qui sont recoupées, sur des pièces anatomiques et des productions biologiques (fèces,

terriers...) éventuelles, sur des « traces » au sens large (empreintes, photos, vidéos, sonogrammes...), voire sur des représentations archéologiques ou artistiques anciennes. Il s'agit ensuite de replacer ces données, croisées entre elles pour en éprouver la cohérence interne, dans un contexte de validité plus large constitué par le cadre écologique et les données évolutives. Allant du connu vers l'inconnu, on teste ainsi la crédibilité de l'animal hypothétique au prisme de nos savoirs actuels relatifs aux écosystèmes, à la physiologie comparée, ou encore à la paléontologie...

BERNARD HEUVELMANS, « SHERLOCK HOLMES » DE LA ZOOLOGIE



FIGURE IV.

Bernard Heuvelmans au Vésinet en 1992.

Dès le XIX^e siècle, la démarche cryptozoologique a eu ses pionniers. Le plus notable d'entre eux est sans conteste le chercheur britannique Edwin Ray Lankester (1847-1929), ami de Darwin et de Thomas Huxley, qui fut avant tout l'un des fondateurs de la biologie de l'évolution moderne. Il se préoccupa de diverses questions cryptozoologiques avant la lettre, telle que la survie en période historique de grands mammifères du Pléistocène sud-américain, ou encore des controverses relatives à l'éléphant pygmée et aux anacondas géants. Les naturalistes allemands Wilhelm Bölsche (1861-1939) et Ingo Krumbiegel (1903-1990), ainsi que l'écrivain scientifique germano-américain Willy Ley (1906-1969) furent ses dignes successeurs. Mais le « père » de la discipline sous sa forme moderne est sans conteste le zoologiste franco-belge Bernard Heuvelmans (1916-2001). C'est ce scientifique,

brillant autant qu'iconoclaste, qui lui donna un second souffle, il y a plus de soixante ans de cela, forgeant dans la foulée le néologisme « cryptozoologie » pour la désigner. Traduit dans le monde entier, son livre *Sur la piste des bêtes ignorées* (1955) s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires.

Ce qui caractérise Heuvelmans dès le début de sa trajectoire intellectuelle, c'est son approche interdisciplinaire, au service d'une vision de la science se voulant rigoureuse et ouverte à la fois. Bernard Heuvelmans était un naturaliste et un spécialiste d'anatomie comparée, grand expert des dents des mammifères, celles-ci constituant une caractéristique clé pour classer les représentants de ce groupe zoologique : sa thèse de doctorat fut consacrée à l'élucidation de l'énigme posée par la dentition de l'oryctérope africain,

le « cochon de terre » des Boers (voir chapitre XI). En tant qu'anatomiste évolutionniste, Heuvelmans s'est intéressé toute sa vie aux vertébrés dans leur ensemble et, très logiquement, à l'évolution des primates en général et à celle de l'Homme en particulier.

Le bagage scientifique qu'il avait acquis lui permettant de ne pas se limiter à la seule « néozoologie », la zoologie des espèces vivantes, Heuvelmans a pu tout au long de son parcours entretenir une fréquentation soutenue des champs connexes que sont la paléontologie, la biologie de l'évolution et l'anthropologie biologique. En témoignent l'influence ou l'intérêt qu'ont suscité ses travaux auprès de personnalités scientifiques telles qu'Éric Buffetaut, Yves Coppens, Léonard Ginsburg ou encore Claude Guérin et Hervé Le Guyader.

Qui plus est, contrairement à certains naturalistes de sa génération, qui se définissaient plus spontanément comme « zoologues » ou « botanistes » que comme « biologistes », le fondateur de la cryptozoologie a toujours maintenu un intérêt marqué pour la biologie générale, la génétique et la physiologie. Il a ainsi consacré un gros ouvrage (*Le Secret des Parques*, 1951) à la « thanatologie » et aux mécanismes biologiques du vieillissement dans le monde animal... Mais au final, l'approche de la zoologie dont l'Heuvelmans de la maturité se sentait le plus proche était celle de l'éthologie : le respect scientifique que vouent à son œuvre de nombreux éthologues de renom, tel l'éminent spécialiste hollandais des bonobos Frans De Waal, est significatif à cet égard... Les observations pionnières réalisées par Heuvelmans sur quantité d'animaux (des insectes aux « vertébrés supérieurs », en passant par les poissons) sont notables, tant par leur quantité que par leur qualité. Je ne citerai ici que deux exemples, relatifs à la primatologie : c'est lui qui, le premier, révéla, dès les années 1950, le mode alimentaire épisodiquement carnivore du chimpanzé, ce qui fut confirmé ultérieurement par Jane Goodall et ses successeurs ; c'est aussi lui qui mit en évidence l'existence de comportements d'autothérapie chez les singes

– et d'autres mammifères – dès 1965, alors qu'il fallut attendre 1992 pour que ce fait soit unanimement admis (on recense même aujourd'hui la pharmacopée végétale des grands singes!).

Enfin, l'intérêt de Bernard Heuvelmans pour l'éthnologie et les « cultures autres » le prédisposait aussi à s'orienter vers ce qui allait devenir la cryptozoologie. Répudiant l'« ethnocentrisme » encore si répandu dans les cercles intellectuels de l'après-Seconde Guerre mondiale, il sut être réceptif aux savoirs naturalistes émanant de populations extra-occidentales. Cette ouverture fut aussi celle de l'« ethnoscience » américaine de l'époque, courant de l'anthropologie prenant en compte la connaissance qu'ont les sociétés traditionnelles de la faune et de la flore de leur terroir.

En 1982, ce zoologiste atypique, aux curiosités multiples, fut à l'origine de *Cryptozoology*, première revue savante consacrée aux différentes facettes de la cryptozoologie, puis légua l'ensemble de ses archives au Musée de zoologie de Lausanne, en 1999, peu avant son décès, en 2001, au Vésinet. Si les controverses suscitées par son œuvre scientifique érudite sont loin d'être toutes éteintes, Bernard Heuvelmans nous a laissé un héritage intellectuel stimulant et toujours d'actualité.



FIGURE V.

Diverses espèces de lézards atypiques, dont le dragon volant (*Draco volans*) en haut à gauche (d'après Haeckel).

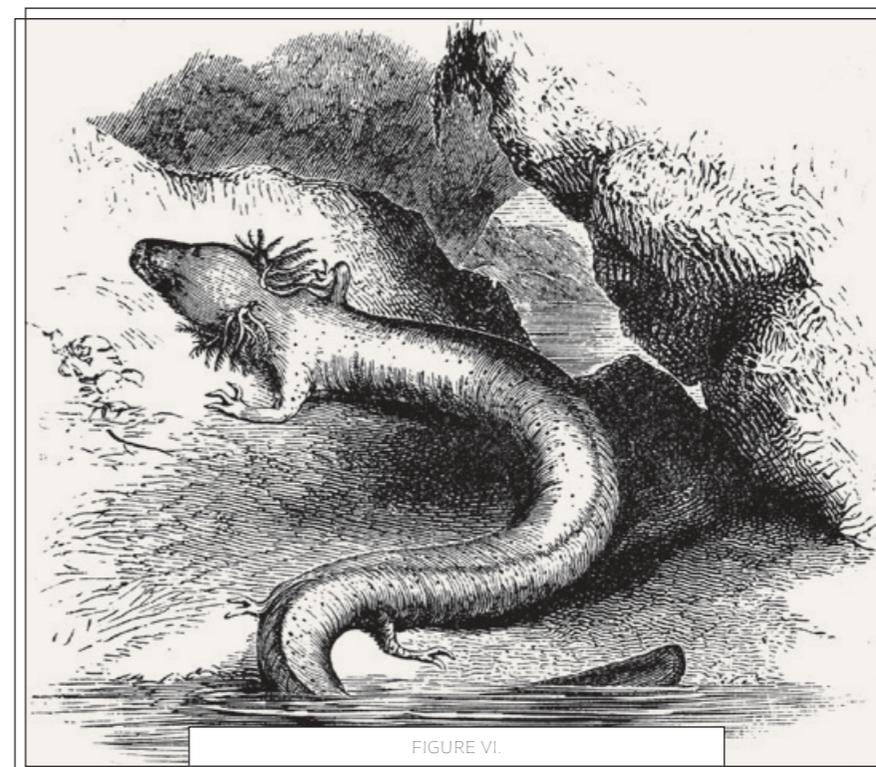


FIGURE VI.

Le protéé, gravure tirée d'un manuel de zoologie comparée de 1883.

À cet égard, les sciences cognitives sont d'un grand secours quand il s'agit de sonder la vraisemblance de témoignages relatifs à des espèces inconnues supposées - les statistiques également, lorsque l'effectif des observations est suffisamment important pour en légitimer l'étude. Comme nous allons le voir, les canulars sont en réalité beaucoup moins fréquents qu'on ne le croit, même s'ils sont parfois sur-médiatisés. Le plus souvent, *le problème est moins la sincérité du témoin que ce qu'il est susceptible d'avoir réellement vu.*

ANIMAUX MYTHIQUES ET ESPÈCES INCONNUES

De surcroît, la distinction entre créatures mythiques et véritables n'est pas toujours aussi simple qu'on pourrait le croire.

À la fin du xvii^e siècle, la description par des voyageurs hollandais des « dragons volants », petits lézards indo-malais, qui peuvent planer (modestement) grâce à des sortes de « membranes-parachutes »,

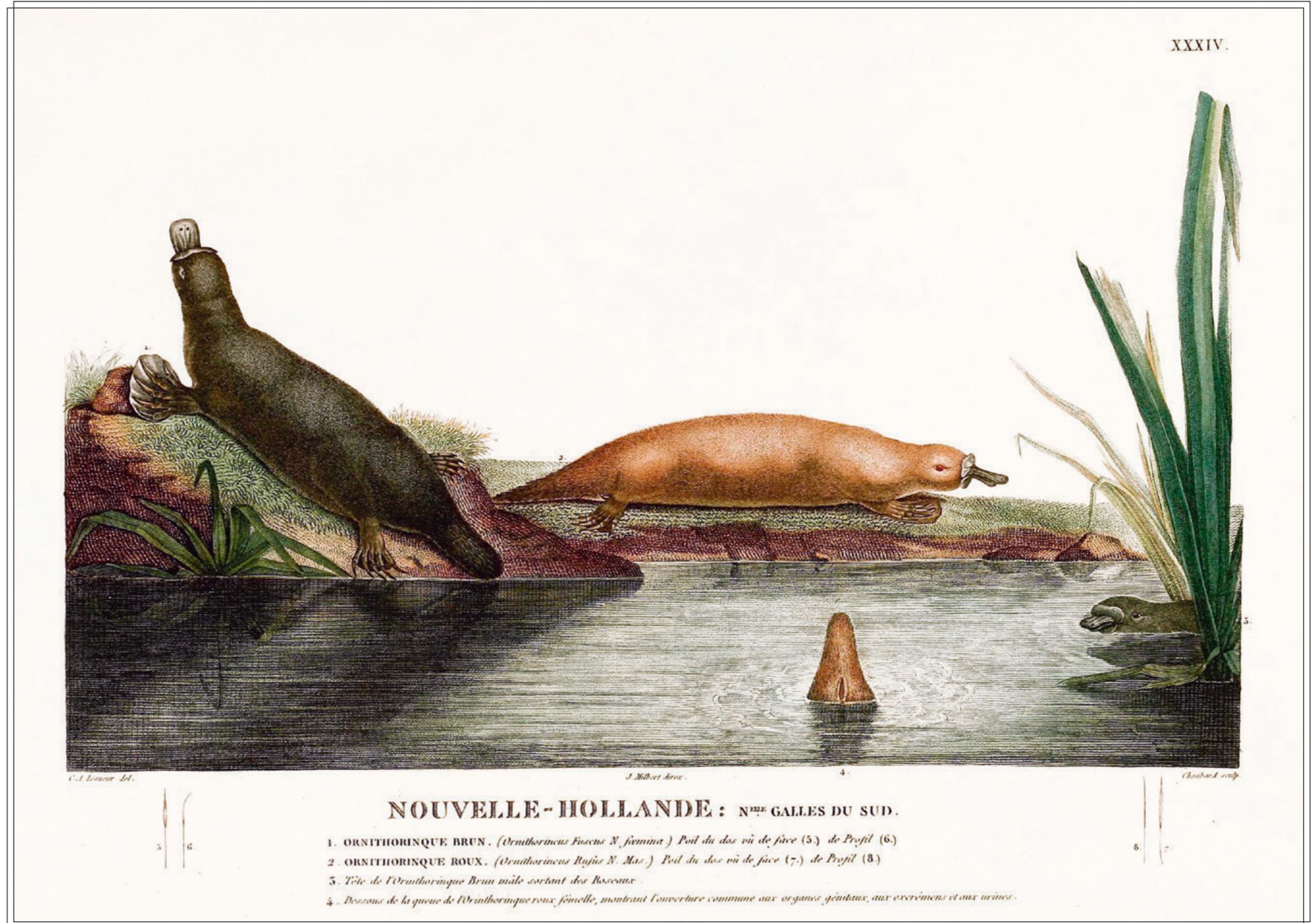


FIGURE VII.

Ornithorynques (*Ornithorhynchus anatinus*)
tels que vus par les membres de l'expédition Baudin
au début du XIX^e siècle.

LA FIABILITÉ DU TÉMOIGNAGE HUMAIN

Stigmatiser la fragilité du témoignage humain est un lieu commun. Il est déjà plus difficile de préciser en quoi il n'est pas fiable, et sous quelles conditions. Heureusement, les études de psychologie expérimentale sur le sujet se sont multipliées ces dernières décennies, nous fournissant un certain nombre d'indications.

Tout d'abord, notre système cognitif n'enregistre pas passivement les informations perçues : c'est avant tout un « système interprétant ». Les stéréotypes mentaux, les préjugés et attentes culturelles peuvent donc peser sur les observations individuelles.

La mémoire des témoins n'est pas non plus très fidèle : elle peut être influencée inconsciemment par des informations enregistrées postérieurement à l'observation, mais en lien avec celle-ci, conduisant à des réinterprétations graduelles, puis à des « faux souvenirs ». On sait que des entretiens trop « directifs » peuvent contribuer à altérer subtilement les souvenirs des observateurs. Les « entretiens cognitifs », menés de façon plus informelle mais visant autant à la remémoration du contexte événementiel

du témoignage qu'à la restitution de celui-ci, s'avèrent plus efficaces.

Les témoignages de groupe peuvent être encore plus biaisés : des expérimentations déjà anciennes du psychosociologue nord-américain Muzafer Sherif montrent que le rôle de l'influence sociale peut être déterminant dans ceux-ci, certains individus contribuant à établir une interprétation collective du stimulus perçu. La répétition d'observations individuelles convergentes est donc nécessaire afin de pouvoir conclure. Les séries de témoignages éloignés dans l'espace et/ou le temps présentent un grand intérêt, pouvant tendre à neutraliser certaines variables culturelles.

Il faut noter que la « méthode des observations convergentes » commence à être mise à contribution en éthologie : à propos des comportements de ruse et de tromperie chez les singes, longtemps mal étudiés, les primatologues écossais Richard Byrne et Andrew Whiten ont recueilli auprès de plusieurs dizaines de collègues des anecdotes qui, recoupées, ont fourni des informations scientifiquement intéressantes.



FIGURE VIII.

Monstres marins médiévaux (bestiaire du XIII^e siècle).



FIGURE IX.
Pics à bec ivoire mâle (g.)
et femelle (dr.),
illustration d'Audubon.

peinait à convaincre les scientifiques qui finirent tout de même par les intégrer dans leurs nomenclatures - notamment sous le nom de *Draco volans*...

De même, à sa découverte, en 1797, l'ornithorynque, ce mammifère monotrème* d'Australie à bec de canard, pondteur d'œufs, paraissait invraisemblable aux naturalistes avant que l'on ne prouve qu'il s'agissait bel et bien d'un animal réel : certains pensaient qu'il s'agissait d'une falsification, rendue possible par l'art du taxidermiste. Le philosophe espagnol Eugenio d'Ors tenait d'ailleurs cette espèce pour le parangon du « baroque » au sein de la Nature.

Pour l'esprit de l'observateur humain, le caractère « surréaliste », « irréel », de certains animaux de chair et de sang est incontestable : pourtant, comme l'a bien montré le biologiste et prix Nobel François Jacob, l'inventivité de l'évolution outrepassé souvent l'imaginaire de notre espèce.

Le cas du « dragon volant » des colons des Indes néerlandaises est en fait plus exemplaire qu'il n'y paraît : en effet, autrefois, différents peuples n'ont pas hésité à appliquer des désignations de créatures mythologiques à des espèces bien réelles. Ainsi, l'orang-outan, dont le nom signifie « homme sauvage » (voir chapitre VII), ou encore le protée d'ex-Yougoslavie, curieux amphibien des eaux souterraines, qualifié lui aussi de « dragon » par les anciens Slovènes, en témoignent. Tout se passe comme si, confronté à l'étrangeté de certaines composantes de la biodiversité, l'Homme se rassurait en leur donnant un nom, fût-il celui d'un être fabuleux. Aussi, quand un marin scandinave d'antan affirme avoir croisé un « serpent de mer », il convient de se concentrer avant tout sur la teneur de son rapport plutôt que sur le sobriquet culturel dont il affuble l'animal prétendu.

Par ailleurs, la sociologie des sciences permet de comprendre comment des scientifiques réputés ont pu, au cours de l'histoire de la zoologie, persister dans leur adhésion à des hypothèses erronées concernant l'existence d'espèces controversées, ou encore refuser celle d'animaux que l'on sait aujourd'hui être tout à fait réels. Son approche permet aussi de mieux cerner les relations complexes entre « connaissance experte » (celle des biologistes, des paléontologues) et « naïve » (celle des témoins non scientifiques).

Elle met également en évidence le caractère « poreux », dans certains cas, des délimitations entre biologie animale « classique » et démarche cryptozoologique : quand les ornithologues débattent encore de la survie possible aux États-Unis du beau pic à bec ivoire (*Campephilus principalis*), en s'appuyant notamment sur des observations et enregistrements vidéo contestés, s'agit-il de zoologie ou bien de cryptozoologie ? De même, on relève ces dernières années des exemples d'espèces décrites tout d'abord sur la base de photos, même si cela reste une pratique marginale : c'est surtout vrai dans le domaine de la biologie marine, une exception notable étant constituée par le nouveau genre africain de singe, le *Rungwecebus*, ou kipunji (voir chapitre VI).



FIGURE X.
Le baron Alexander von Humboldt
(1769-1859).

LA CRYPTOZOOLOGIE COMME ETHNOZOOLOGIE

Comme nous l'avons vu, la cryptozoologie porte une attention marquée aux savoirs populaires relatifs aux animaux (« ethnosavoirs ») : de ce point de vue, elle vise à intégrer dans son approche une dimension de « science participative ». Elle renoue

COMBIEN D'ESPÈCES VIVANTES À DÉCOUVRIR?

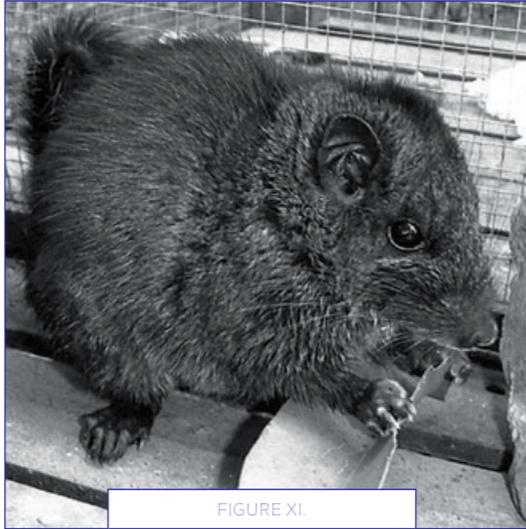


FIGURE XI.
Le *Laonastes aenigmamus* du Laos.

La possibilité de découverte de nouveaux animaux s'appuie sur un fait biologique incontournable : il existe bien plus d'espèces animales et végétales que les quelque 1,5 million recensées actuellement. Une première estimation de la biodiversité totale, intégrant les taxons* encore à découvrir, concluait en 1982 à l'existence de 30 millions d'espèces minimum. Mais des modélisations statistiques récentes dues entre autres au chercheur américain Brendan Larsen portent ce chiffre à un total d'environ 100 millions, ce qui serait considérable. On estime que plus de 50 % des êtres vivants sont des arthropodes*, dont une majorité d'acariens, de coléoptères et d'hyménoptères. Parmi ces derniers, les fourmis, qui forment au moins 10 % de la biomasse animale totale, constituent une grande réussite de l'évolution. Ajoutons de surcroît que les systématiseurs* découvrent sans cesse de nouveaux organismes animaux : sur la seule année 2011, près de 18 000 espèces ont été répertoriées. Et même si la majorité d'entre elles appartient aux différents phyla* d'« invertébrés », on décrit chaque

année des dizaines de vertébrés de grande taille. Sur les quatre dernières décennies, on a découvert de nombreux batraciens (dont une grande salamandre vivant en Floride et en Alabama), de multiples geckos et plusieurs varans (des grands sauriens), des oiseaux variés, quantité de rongeurs et près d'une cinquantaine de primates (parmi lesquels plusieurs singes amazoniens et de nouveaux lémurins, entre autres le fameux *Avahi cleesei*, dédié à l'acteur « culte » John Cleese). Clairement, les prétentions de la cryptozoologie sont modestes à ce point de vue, puisqu'elle ne se penche que sur une centaine de cas d'animaux énigmatiques signalés par les populations locales... Quant à la référence récurrente à la paléontologie, elle a toute sa place en cryptozoologie dans la mesure où plus de 99 % des espèces ayant jamais vécu appartiennent à un passé géologique révolu. En 2006 encore, *Laonastes aenigmamus*, sorte d'« écureuil » découvert au Laos, s'avéra être le dernier représentant d'une famille de rongeurs que l'on croyait éteinte depuis le Miocène.

aussi avec l'intérêt des scientifiques des Lumières pour les connaissances d'histoire naturelle que détiennent diverses sociétés anciennes ou « exotiques » : un savant aussi éminent qu'Alexander von Humboldt considérait que beaucoup de croyances légendaires concernant la Nature pouvaient posséder un fondement réel que l'esprit éclairé devait s'essayer à dégager... Comme l'écrit notre baron naturaliste, « en les traitant avec dédain, on peut perdre la trace d'une découverte en physique comme en zoologie ».

Ce pari sur la valeur scientifique potentielle de certains « ethno-savoirs » se justifie-t-il? Oui, dans une certaine mesure. Quand l'un des pères fondateurs de la « théorie synthétique » de l'évolution, le généticien et ornithologue Ernst Mayr, vivait avec un peuple de papous montagnards du centre de la Nouvelle-Guinée, en 1928, il fit un constat assez stupéfiant : sur les 137 espèces d'oiseaux recensées par lui dans la région, les gens du cru n'en distinguaient pas moins de 136, auxquelles ils donnaient des noms distincts, confondant seulement deux espèces rares de fauvettes entre elles... De fait, les classifications « vernaculaires » des êtres vivants qu'opèrent les chasseurs-cueilleurs sont souvent fort fiables biologiquement parlant. Et cela est vrai autant des pygmées Aka que cela l'était des Indiens Montagnais du Canada, pour ne mentionner que deux exemples parmi cent. Mais il convient cependant de ne pas idéaliser ni généraliser la pertinence de ces connaissances ethnozoologiques à l'ensemble des cultures : le cas de reptiles composites, à l'existence illusoire, obtenus par agrégation inconsciente des caractéristiques de plusieurs espèces rares chez des observateurs « naïfs », le démontre à l'envi.

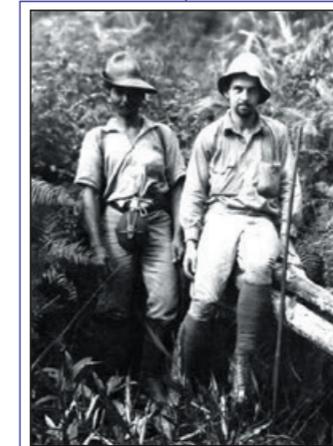


FIGURE XII.
Ernst Mayr (dr.) dans les montagnes de Nouvelle-Guinée.

SUCCÈS ET BUTÉES DE LA DÉMARCHE CRYPTOZOOLOGIQUE

Le champ d'investigation de la cryptozoologie se situe donc à l'intersection de l'inventaire de la biodiversité sur la base de connaissances locales, et de l'appréhension critique d'animaux mythiques. Dans cette optique, certaines des créatures cryptozoologiques se répartissent clairement sur un pôle ou l'autre.

Ainsi, les exemples suivants, succès incontestables de la cryptozoologie actuelle, relèvent de l'enrichissement de notre savoir zoologique tel qu'il est permis par la prise en compte raisonnée des connaissances populaires :

- la découverte au Vietnam durant les années 1990, par John Mackinnon et des collègues de ce pays de plusieurs ongulés de grande taille : des espèces inédites de muntjacs (« cerfs aboyeurs », aux canines hypertrophiées chez les mâles) et surtout, à la frontière du Laos, le fameux saola (*Pseudoryx nghetinhensis*), grand bovidé archaïque cousin du gaur et de l'aurochs.

- la description, en 2017, du rat géant *vika* de Vangunu (1 kg et 50 cm de long), dans l'archipel des Salomon.

Ces découvertes-ci ont toutes été effectuées en suivant la « procédure cryptozoologique canonique » définie par Heuvelmans : collecte de témoignages de première main recoupés et d'indices matériels, définition progressive des zones de répartition les plus importantes, puis obtention d'un spécimen (vif, de préférence).

Mais des « chausse-trapes mythiques » menacent de faire trébucher à chaque pas le cryptozoologue dans sa quête. À cet égard, l'affaire du *Pseudonovibos*

OLGOÏ-KHORKHOÏ, TATZELWÜRM, TSUCHINOKO, TROIS REPTILES BAROQUES

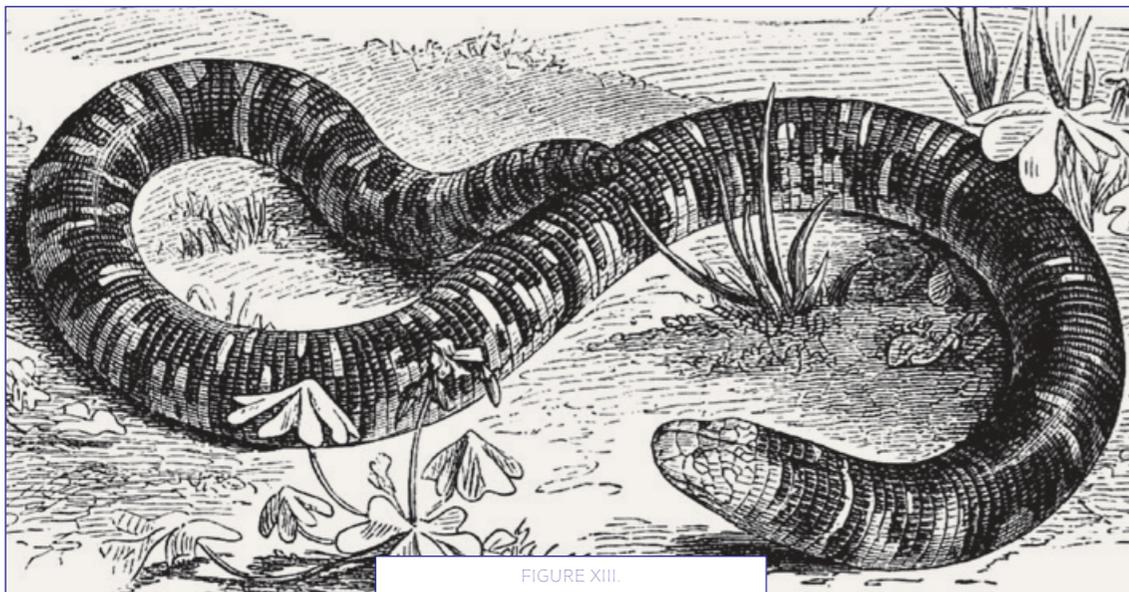


FIGURE XIII.

Un amphibénien (*Amphisbaena fuliginosa*), étrange reptile fouisseur (gravure du XIX^e siècle).

Depuis le XIX^e siècle, dans les hauteurs alpines de la Suisse, de la Bavière et de l'Autriche, est signalé un curieux reptile – à moins qu'il ne s'agisse d'un batracien – le *Tatzelwurm* (ou « ver à pattes », en allemand dialectal). Sous le nom de *Scurs*, on rapporte même l'existence d'un être similaire au Piémont. Cette étrange créature, à allure de lézard, serait plutôt reptilienne. Au fil du temps, les témoignages ont abondé à son sujet, émanant presque toujours de « locaux ». Beaucoup de récits de première main insistent sur l'absence de pattes postérieures et la taille importante (avoisinant 1 mètre), d'autres sur le caractère agressif et venimeux de la créature. Si toutes ces données se référaient à une espèce inconnue des herpétologues, il pourrait s'agir le cas échéant d'un parent du *Scheltopusik* : mais si cet « orvet des Balkans » possède bien des membres vestigiaux, ceux-ci sont *postérieurs*... Hélas pour le *Tatzelwurm*, une analyse détaillée des rapports le concernant

montre leur incohérence marquée, dans l'espace et dans le temps. En 1887 déjà, le grand naturaliste tyrolien K. W. von Dalla Torre déplorait l'absence d'intérêt et de savoirs concrets des montagnards des Alpes au sujet de leur faune locale. Aussi, il y a tout lieu de penser que le mystérieux *Tatzelwurm* ne découle que de l'amalgame de traits frappants observés par des témoins chez divers reptiles et amphibiens alpins bien répertoriés par la science.

Le *Tsuchinoko* du Japon pose des problèmes similaires. Dans l'archipel, on débat surtout de cette créature controversée depuis les années 1970, l'ethnologue français Grégory Beaussart ayant collecté la majorité des informations la concernant. Essentiellement montagnard, l'animal serait un serpent au corps renflé, pouvant faire jusqu'à 80 centimètres de long, à l'agressivité et la dangerosité relatives, tout comme pour le *Tatzelwurm*. Quelque peu protéiforme, il fait



FIGURE XIV.

Le *Tatzelwurm* des Alpes, figuré dans un ouvrage sur la chasse publié à Weimar en 1835.

aussi bien penser à une vipère qu'à un crocodile. Là aussi, il y a gros à parier qu'il s'agit d'une créature composite, « cadavre exquis » involontaire engendré par des observateurs « naïfs ».

Enfin, l'*Olgoï-Khorkhoï* du désert du Gobi, que le zoologiste américain Roy Chapman Andrews a fait connaître en Occident dès les années 1920, vient compléter notre trio de « reptiles » baroques. Ici encore, on a affaire à un être qui partage beaucoup de caractéristiques avec le mythique *Tatzelwurm*, y compris en termes de dimensions. Il s'agirait, si l'on prend au sérieux sa description, nettement plus crédible cette fois, d'un « serpent » fouisseur

vivant dans le sable. Le cryptozoologue Michel Raynal a proposé de l'identifier à un représentant inconnu des amphibénien, groupe de reptiles aux pattes atrophiées, voire inexistantes, ne se classant ni parmi les lézards, ni dans les rangs des serpents *stricto sensu*. Le paléontologue russe Ivan Efremov, qui était aussi écrivain, a évoqué l'*Olgoï-Khorkhoï* dans l'une de ses nouvelles. Or, il est vraisemblable que c'est la lecture de ce texte qui inspira à Frank Herbert les gigantesques « vers des sables » de sa saga *Dune* : au final, si l'*Olgoï-Khorkhoï* peine encore à être reconnu en tant qu'entité zoologique, il poursuit néanmoins avec succès une tout autre existence en tant que créature culturelle.



est « contre-exemple ». En 1994, dans l'enthousiasme consécutif à la trouvaille des grands ongulés du Vietnam, deux mammalogistes allemands, Peter et Feiler, décrivirent ce qu'ils pensaient être un nouveau bœuf sauvage sous le nom de *Pseudonovibos spiralis*. Tout comme le saola, cet animal semblait connu depuis longtemps dans la péninsule indochinoise : on l'appelait ainsi *Khting Vor*, ou « buffle mangeur de serpent » au Cambodge. Pour nommer le nouveau taxon*, ses descripteurs s'appuyaient sur les seules cornes du bovin énigmatique, trophées de chasse devenus assez communs à partir des années 1930. Celles-ci étaient bizarrement spiralées, d'où le nom latin donné à l'espèce. Malheureusement pour le *Pseudonovibos*, une découverte faite au début des années 2000 sonna le glas de cette espèce problématique. Intrigué par l'étrange torsion des cornes du *Khting Vor*, le grand voyageur Arnould Seveau demanda au généticien Alexandre Hassanin et à l'anatomiste Herbert Thomas, du Muséum de Paris, de les analyser en laboratoire. Les trophées étudiés s'avérèrent être constitués de « vulgaire » corne de bœuf domestique, qui, portée à haute température, était ensuite façonnée, remodelée, de façon à générer la spirale caractéristique - il faut préciser ici que, selon la croyance populaire cambodgienne, ces vestiges cornés sont censés, chez la victime d'une morsure de serpent, avoir la propriété d'absorber le venin contenu dans la plaie (vendue en Afrique, la « pierre noire des serpents », faite sans doute d'os long ou de kératine animale, est supposée elle aussi posséder une telle vertu curative)... Pourtant, d'aucuns persistent à penser, tous les spécimens cornés du prétendu *Pseudonovibos spiralis* n'ayant pas encore été analysés, que la question de sa réalité zoologique se pose toujours, ce qui est une position fort peu tenable.

« SELON LA CROYANCE POPULAIRE CAMBODGIENNE, CES VESTIGES CORNÉS SONT CENSÉS, CHEZ LA VICTIME D'UNE MORSURE DE SERPENT, AVOIR LA PROPRIÉTÉ D'ABSORBER LE VENIN CONTENU DANS LA PLAIE »

Si la démarche cryptozoologique bien comprise peut se montrer scientifiquement féconde, susciter des trouvailles spectaculaires de nouvelles formes animales, et discréditer certains animaux chimériques, tout n'est pas toujours si simple. Des créatures comme certains « monstres lacustres », ou le *Bigfoot* nord-américain, demeurent pour l'instant en « purgatoire épistémologique », sans qu'on ait pu réellement trancher si elles relevaient des classifications des zoologues ou de celles des folkloristes.

Ces « grandes affaires de monstres » posent plus que jamais un défi à la cryptozoologie d'aujourd'hui. D'autant plus que, concernant les témoignages, il ne faut pas négliger le fait que la perception d'objets naturels (fussent-ils des phénomènes physiques ou des créatures biologiques déjà cataloguées) peut être d'autant plus modulée par les attentes et représentations culturelles des témoins que nous sommes à l'heure de la mondialisation de l'accès à l'information - à l'heure du Web, en quelques clics de souris, le sherpa népalais ou le marin canadien peuvent consulter une documentation sur les Yétis et autres « serpents de mer » à laquelle les témoins d'antan n'avaient pas accès. Cette dimension des expériences testimoniales vécues a été bien analysée par

Michel Meurger, d'un point de vue historique et ethnographique, dans ses livres consacrés aux « dragons suisses » d'autrefois et aux monstres actuels des lacs du Canada. Elle n'oblitére nullement l'aspect biologique des problèmes cryptozoologiques. Bien au contraire, de tels travaux doivent nous inciter, dans la continuité de la démarche heuvelmansienne, à articuler toujours plus finement le culturel et le naturel en un abord renouvelé des énigmes cryptozoologiques.

FIGURES XV & XVI.

Cornes de *Pseudonovibos spiralis*
(photo Pierre Paillard).

LES MONSTRES AQUATIQUES

ENTRE IMAGINAIRE ET RÉALITÉ ZOOLOGIQUE

« VOUS ÊTES TOUS
LES DEUX TÉNÉBREUX
ET DISCRETS :
HOMME, NUL N'À SONDÉ
LE FOND
DE TES ABÎMES,
Ô MER, NUL NE CONNAÎT
TES RICHESSES
INTIMES
TANT VOUS ÊTES JALOUX
DE GARDER
VOS SECRETS! »

Charles Baudelaire, « L'Homme et la mer »,
Les Fleurs du mal, 1857

CHAPITRE

I.

LES PROMESSES DE LA BIODIVERSITÉ MARINE

«VIEIL OCÉAN, IL N'Y AURAIT RIEN D'IMPOSSIBLE
À CE QUE TU CACHES DANS TON SEIN DE FUTURES
UTILITÉS POUR L'HOMME. TU LUI AS DÉJÀ DONNÉ
LA BALEINE. TU NE LAISSES PAS FACILEMENT DEVINER
AUX YEUX AVIDES DES SCIENCES NATURELLES
LES MILLE SECRETS DE TON INTIME ORGANISATION :
TU ES MODESTE. L'HOMME SE VANTE SANS CESSER,
ET POUR DES MINUTIES. JE TE SALUE, VIEIL OCÉAN!»

Lautréamont, *Les Chants de Maldoror*, 1868



FIGURE I.

À plus de 100 mètres de profondeur,
Laurent Ballesta et son équipe sont descendus
à la rencontre du coelacanthe.